



MON WIKO
« BETWEEN BOOKS AND PAMPERS »
CRISTIAN BADILIȚA

Cristian Badilița, patrologue et écrivain. A enseigné le grec ancien à l'Université de Timișoara (Roumanie). Il dirige le projet de traduction de la Septante en roumain dans le cadre du New Europe College de Bucarest. Docteur de l'Université Paris IV-Sorbonne avec une thèse sur *Les métamorphoses de l'Antichrist chez les Pères de l'Eglise*, parue chez Beauchesne, Paris, en 2005 (prix Salomon Reinach de l'Association des études grecques de France). Parmi ses publications scientifiques: *Les Pères de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui* (Paris, 2006, avec Charles Kannengiesser); *Jean Cassien entre l'Orient et l'Occident* (2003 avec Attila Jakab); *Platonopolis ou la Réconciliation avec la philosophie* (1999, en roumain); *Le moine et la mort. Etude sur le fait de la mort dans le monachisme égyptien* (1998, en roumain et en français) etc. – Adresse : 6, Parc de la Bresle, 76.130, Mont Saint Aignan, France. E-mail : cristianbadilita@yahoo.fr

« Dacăn-ar fi nu s-ar povesti » (intraduisible) ... C'est la formule par laquelle commencent tous les contes roumains. Les onze mois passés au Wiko ont été pour moi un véritable conte de fée, épicé par-ci par-là de courtes séquences de *telenovela*. Le conte de fée tient du Wiko et d'un événement sur lequel je reviendrai tout à l'heure. Les bribes de *telenovela* représentent la contribution roumaine au décor. Je passe sur les détails. Commençons par les effets les plus bénéfiques de mon séjour. Si j'avais eu un bureau moins exposé aux va-et-vient, si je n'avais pas été obligé de déjeuner copieusement tous les jours en étouffant les cris de l'inspiration, mes éditeurs de Roumanie et de France auraient probablement été intoxiqués de ... Badilița. C'est dire à quel point mes exceptionnels hôtes berlinois ont été par ailleurs efficaces à résoudre toutes les questions – en général détestables – d'ordre adminis-

tratif et locatif. Malgré les obstacles bénis que je viens de mentionner, je n'ai pas eu le choix et j'ai publié trois ouvrages au cours de mon séjour, à savoir en premier *Les Pères dans le monde d'aujourd'hui*, volume édité avec Charles Kannengiesser, paru aux éditions Beauchesne de Paris au mois de février. Je dois mentionner le fait que le texte sur l'actualité de Saint Augustin, présent dans ce volume, a bénéficié des corrections opérées par les « pros » du Wiko. Deux mois plus tard, à Bucarest cette fois-ci, sortait un ouvrage subversif intitulé *Degetul pe rană*, rédigé en partie dans le bureau n° 12 de la Wallotstraße 21 (avis à la nouvelle ancienne police secrète roumaine). *Last but not least*, toujours au mois d'avril, mais à Iași, paraissait le quatrième volume de la traduction commentée de la Septante, projet que je coordonne depuis trois ans dans le cadre du New Europe College de Bucarest. Quelques centaines de pages de ce volume ont aussi été corrigées et améliorées à Berlin. En fait, le premier « coupable » de mon séjour berlinois c'est la Septante. C'est lors de l'une de nos premières réunions de travail à Bucarest que j'ai fait la connaissance de Katharina Biegger. Elle avait participé à notre réunion et ultérieurement, m'a tendu le fruit de la tentation ... que je n'ai pas pu refuser. Sans aucun regret, d'ailleurs, *post factum*. *Felix culpa, mea maxima felix culpa!* Mes remerciements donc à Katharina. Voilà pour ce qui est de mes réalisations concrètes, sur papier !

Mais la vie avait préparé l'une de ces coïncidences qui relèvent probablement de son essence miraculeuse : deux semaines après mon arrivée à Grunewald est née Irina, notre enfant. J'ai donc vécu la première année de ma paternité dans un paradis d'humanité, de bonne entente et d'amitié comme j'ai rarement eu l'occasion de rencontrer dans mes nombreuses pérégrinations européennes. Smaranda, mon épouse, et Irina se sont si naturellement intégrées dans la vie de l'Institut, qu'à un moment donné j'étais devenu une sorte d'annexe macho-rococo d'un couple féminin idéal. Lors d'un dîner du jeudi, le malin John Steel m'a présenté à son épouse, tout juste arrivée des États-Unis, par la formule : « This is Cristian, Irina's father ». Point, c'est tout ! Irina était donc devenue mon imbattable « carte de visite ». Si elle n'avait pas été là, les amitiés liées au Wiko auraient été beaucoup plus superficielles ou bien elles n'auraient peut-être même pas existé.

La tradition des écoles philosophiques et des communautés de type spirituel constitue l'un de mes constants sujets de réflexion. J'y ai consacré le volume *Platonopolis sau Împăcareă cu filozofia*, paru en 1999, que je compte reprendre et enrichir un jour, si Dieu me prête vie. Mais la réflexion intellectuelle et la spéculation soit disant « scientifique » sont une chose et leur expérimentation *in concreto* en est une autre. J'ai assimilé l'état de la question à partir des témoignages concernant les communautés créées autour de Platon, à Athènes, de

Plotin, à Rome, d'Origène, à Césarée, d'Augustin, à Casiciacum, de Marsilio Ficino, à Florence, etc., etc. ; mais vivre soi-même cette expérience, dans sa propre « chair » spirituelle, c'est quelque chose qui marque à tout jamais. Le moment Wiko, c'est le troisième moment communautaire que j'ai « dévoré » avec une intensité maximale. Et c'est également le plus fructueux jusqu'à présent, humainement parlant. Le moment anti-spirituel par excellence, je l'ai vécu pendant mon service militaire obligatoire, neuf mois durant, au temps de la dictature communiste. Traumatisant, à la limite du supportable, déshumanisant. Vint ensuite, peu après la « semi-libération » de la Roumanie de décembre 1989, l'épisode quasi monastique qui fut le mien pendant sept mois au Seminario Conciliar de Madrid. Un épisode incandescent, mais ce n'était peut-être ni le bon moment ni le bon endroit pour le vivre. Les onze mois au Wiko ont respiré la beauté et le calme d'une expérience de maturité. Les « moines » du Wiko vivaient à la Villa Jaffé, les « mondains » à la Villa Walther. « Sans parti pris », comme tous les Roumains, j'ai fréquenté avec passion aussi bien les « moines » que les « mondains » et seuls deux ou trois d'entre eux ont dû m'échapper. Pour user d'une formule alchimique (excusez du peu!), on peut dire qu'au Wiko j'ai expérimenté la phase *albedo* des relations communautaires. Les amitiés liées ici vont marquer toute notre vie, professionnelle et communautaire : j'ai conçu tant de projets de livres avec John Hamilton qu'on devrait se retirer tous les deux pendant une trentaine d'années de la vie publique pour les mener à bon terme ; avec Jane et Robert Aronowitz, nous avons vécu de magnifiques soirées de discussions et de confrontations. Avec Marc et Margaret Beisinger, nous avons passé au crible la politique de l'Est européen et inventé une sorte de métaphysique des *manele* (genre musical « populaire » hybride et impossible, très à la mode actuellement en Roumanie, qui, hélas, enchante notre trop généreuse Margaret) ; Charles et Aube Taylor nous ont comblés non seulement par leur science, mais aussi par leur don d'amitié véritable ; c'est grâce à Augustin Émane que je suis devenu presque un expert d'Albert Schweitzer (exaspéré, je l'ai mis en contact avec Pier Cesare Bori de Bologne pour qu'ils organisent un congrès sur le sujet) ; très incitantes étaient également (même lorsqu'elles se déroulaient en clé mystico-bachique) les discussions que j'ai eues avec Irad Kimhi sur le judaïsme antique et contemporain. J'arrête ici mon énumération, autrement je risque d'épuiser l'espace réservé à mon texte en écrivant les noms de tous les fellows que j'ai eu la joie de fréquenter pendant onze mois.

À part les trois travaux achevés et publiés dans la première partie de mon année berlinoise, j'ai sérieusement et presque contre ma volonté avancé (nous allons voir pourquoi) dans la rédaction de mon livre autour du sujet « théologie et artistique au XX^e siècle ».

J'ai déjà rédigé les chapitres consacrés à Jean Daniélou, Urs von Balthasar, Henri de Lubac et Dumitru Stăniloae et recueilli des notes substantielles pour l'introduction. Les chapitres sur Bouyer et Zizioulas sont également en voie d'achèvement. Pendant une semaine, j'ai pu travailler en tête-à-tête avec Lorenzo Perrone, professeur de littérature chrétienne antique à l'université de Bologne, en mettant la touche finale à un livre d'entretiens avec des patrologues européens, à paraître l'année prochaine, à Paris. Lorenzo Perrone, qui fut mon *guest* au Wiko, m'a fait de précieuses remarques concernant mon ouvrage « théologie et artistique », en me persuadant d'y ajouter quelques sous-chapitres supplémentaires consacrés aux représentants de l'école de Tübingen et à Rosmini.

J'ai aussi donné quelques conférences sur « l'Antichrist et les Pères de l'Église » et sur le thème « théologie et artistique au XX^e siècle » à Turin, Bucarest et Paris. En suivant de bons conseils, j'ai évité le plus possible les déplacements, essayant de me consacrer exclusivement aux séminaires du mardi, aux activités du Wiko, à la vie culturelle berlinoise, à la lecture, à l'écriture et ... aux « pampers » d'Irina.

Pourquoi disais-je avoir avancé dans mon livre presque contre ma volonté? Parce que tout simplement le service de bibliothèque du Wiko est un véritable chef-d'œuvre d'efficacité. Je n'ai jamais lu plus et de manière plus profitable que pendant ces onze mois, en préparant également des dossiers pour deux autres livres à venir. Je pense au monument, très suggestif, qui se dresse à côté du Staatsoper – une sorte de colonne de l'infini à la Brancusi – composé de livres écrits par les classiques allemands. À chaque fois que je le contournais je paniquais un peu, car j'avais l'impression qu'à tout instant un livre pourrait s'en détacher et me tomber sur la tête, en me tuant sur le coup. C'est avec la même sensation que j'ai vécu jour après jour au Wiko, en contemplant, réunies sur mon bureau, les immenses piles de livres qui commençaient à prendre des proportions inquiétantes. Je n'ai été victime d'aucun accident physique, mais au début du mois de juillet, j'ai commencé à ressentir les effets du surmenage. Je pense que la bibliothèque du Wiko, un sommet de la perfection intellectuelle, constitue l'une des formes les plus subtiles d'exténuation – par la lecture. Les « accros » de la lecture ne devraient jamais être acceptés dans ce paradis vicieux. Du point de vue linguistique, Berlin a également représenté un gain pour moi. Les cours, collectifs avec Eva, et particuliers avec Marita, ont eu le mérite d'atténuer en moi le complexe de la méconnaissance de la langue allemande, ce « latin alcoolisé », selon l'expression d'un *alter ego* philosophe. D'autre part, grâce à l'inflation d'anglo-saxons et grâce aux *colloquia* du mardi, j'ai été obligé de laisser au second plan le français, l'italien ou l'espagnol et d'inventer des con-

versations dans la langue de George W. Bush plutôt que dans celle de William Shakespeare.

Je ne saurais clore ces pages sans faire une déclaration d'amour : la simplicité, l'efficacité et le « sans façon » des Allemands que j'ai eu l'occasion de connaître de près, le mode de vie, proche de la nature et sans morgue que j'ai pu entrevoir à Berlin, m'ont définitivement conquis. Si les Allemands adoptaient officiellement la langue anglaise, je m'installerais sans hésitations à Berlin pour le restant de mes jours. Je suis aussi venu en Allemagne avec l'envie de visiter quelques endroits mythiques pour moi, parmi lesquels Weimar et Wittenberg. Je précise : c'est pour Schiller et non pour Goethe que j'ai visité Weimar et c'est pour Melanchthon et non pour Luther que j'ai visité Wittenberg. Je crois, et je conclurai sur cette remarque, que la civilisation allemande a vécu jusqu'en 1945 sous le signe du couple malchanceux (pour diverses raisons) Goethe-Luther. Ce n'est que depuis cinquante ans que l'Allemagne agit sous le signe réellement lumineux, à mon sens, du couple Schiller-Melanchthon. Ce sont les « secondaires » discrets et « pantouflards » qui incarnent, en réalité, les valeurs de première main, partout et en tout temps. L'époque des « prima donna » passe comme une maladie d'adolescence. Amen!